

je regardai. Le spectacle qui s'offrit à moi m'immobilisa dans un étonnement qui ne me permit pas d'aller plus loin. L'estaminet, avec ses glaces où le tain manquait par places et le velours usé de ses divans, était bien tel que je le connaissais. Une dame âgée étalait, derrière le comptoir, la mélancolie d'une caissière qui aperçoit, dans le vide de la salle, une imminence de faillite. Un habitué fumait, abimé dans un journal illustré. Des deux garçons, l'un lisait, lui aussi, une gazette déroulée sur sa hampe. L'autre apportait d'un pas indolent une consommation à Dorsenne qui regardait, à une table toute voisine, Ambroise Tory dormir, — de quel sommeil! L'ancien poète avait exécuté le dangereux programme qu'il m'avait dit et cherché l'inspiration dans l'absinthe. Coup sur coup, il avait vidé plusieurs verres de l'abominable drogue, sans rien y puiser que l'abrutissement. Une feuille de papier, couverte de lignes raturées, révélait ce désastre de sa pensée. Et maintenant, il reposait, chaviré, assommé, oubliant du moins, comme il me l'avait dit encore... Et Dorsenne le regardait toujours, en proie à quelles impressions? Je n'ai jamais su que le résultat. Je le vis tout d'un coup jeter sur le marbre une pièce de monnaie pour régler le verre de bière posé devant lui, où il n'avait pas trempé ses lèvres. Il tira de sa poche des feuillets que je reconnus être ceux de son propre

conte de Noël. Le garçon, sur sa demande, lui apporta une enveloppe dans laquelle il glissa ces feuillets. Il écrivit une adresse, parcourut la salle d'un coup d'œil pour être bien sûr que personne ne le voyait, et il glissa cette enveloppe devant Tory toujours endormi. Puis, il sortit du café très vite, pour se heurter à moi qui lui demandai :

— « Que viens-tu de faire?... »

— « De me venger », répliqua-t-il, avec une vive rougeur d'avoir été surpris dans son étrange charité... « Je voulais le gifler. J'ai trouvé mieux... » Et il avait, sur son expressif visage, un sourire d'ironie que démentait l'humidité de ses prunelles. Il ajouta : « J'ai ta parole qu'il n'en saura jamais rien?... Par bonheur, mon conte n'était pas signé. J'ai mis l'adresse en capitales... Tu vois que tu as bien tort de me reprocher de faire copier ma prose à la machine à écrire. »

V

Tory a-t-il deviné d'où lui venait cette jolie aumône, la plus originale que j'aie connue? Je n'en ai jamais rien su. Il n'a survécu que trois mois à Mathilde, qui mourut deux jours après notre conversation, et je ne l'ai pas revu. La

générosité de Dorsenne ne fut pas perdue, car le conte parut, et sous la signature de celui auquel il l'avait si singulièrement donné. Tory ne l'en a jamais remercié. Mais s'il a reconnu à la manière la personnalité de son bienfaiteur, cette acceptation ne fut-elle pas une expiation des mauvais procédés qu'il avait eus envers Julien, aussi délicate dans son silence que cette charité elle-même?

Décembre 1902.

LE CANDIDAT

I

Pierre Montbrun était enfin sorti de la réunion « contradictoire ». Du moins, les affiches des murs l'annonçaient ainsi. Elle avait été donnée dans une des plus grandes salles de la ville de ***. Cette salle servait jadis aux réceptions des magistrats installés dans un antique hôtel, contemporain de Louis XIII. Il porte encore le nom du sénéchal qui le fit bâtir et dont les armes ornent la porte principale. On comprendra tout à l'heure pourquoi le narrateur, ou mieux le sténographe de ce récit, ne désigne d'une manière plus précise ni cette maison ni la vieille cité parlementaire dont elle est un des joyaux, entre beaucoup d'autres. Ce ne sont, en effet, le long des rues de ***, aujourd'hui désertes, que solennelles façades, hautes fenêtres, balcons à balustres soutenus par des Atlantes, et des arbres séculaires